

éclairci. Quelques auteurs affirment cependant qu'il fut crucifié à Patras, en Achâie, en même temps que saint André.

Saint Luc est le patron des peintres et des médecins. On a quelques motifs de penser qu'il appartenait à la dernière de ces deux professions. Quant à la jolie légende qui fait de lui un peintre, et le représente comme ayant eu le bonheur de reproduire les traits de la Vierge Marie, elle ne s'étaie d'aucune tradition contemporaine. Dans son ouvrage sur les *Cours de l'Europe*, Swinburne assigne tout au contraire à cette histoire une origine qui la dément. Selon lui, vers le temps où Constantinople fut prise par Mahomet II, il existait dans cette ville un célèbre peintre de madones, et connu sous le nom de Luc. On était arrivé à l'estimer pour sa sainteté aussi bien que pour son talent, et sa mort, durant le siège, fut regardée comme un martyre. Aussi ses tableaux en acquièrent-ils une grande valeur, et il fut bientôt confondu, par la dévotion ignorante de cette époque à demi barbare, avec son homonyme l'évangéliste. Le seul témoignage historique que semble contredire cette version ne remonte pas au-delà du dixième siècle. A cette époque on découvrit dans les catacombes une grossière image de la Vierge avec une inscription portant qu'elle était "une des sept madones peintes par saint Luc." Il s'agit de cette circonstance passablement insignifiante pour répandre parmi le peuple une opinion qui subsiste encore aujourd'hui, et qui attribue à l'évangéliste certains portraits de la Vierge, d'origine grecque, objets d'une singulière vénération.

Représenté comme évangéliste, saint Luc n'est presque jamais séparé du bœuf, avec ou sans ailes, tantôt placé à côté de lui, tantôt accroupi à ses pieds. Dans une belle gravure de Lucas de Leyde on le voit avec une sorte de capuchon assis sur la crinière de cet animal et occupé à écrire. Son livre (*l'Évangile*) est appuyé entre les cornes du bœuf, et son écritoire est suspendu aux branches d'un arbre.

Les peintres ne pouvaient oublier de représenter, et très-souvent, leur patron faisant le portrait de la Vierge. Ce sujet existe, traité d'une façon toute originale, dans la collection Boisserée. La Vierge, assise sous un bois gothique richement décoré, tient sur ses genoux l'enfant Jésus, dans l'attitude la plus digne, mais la moins commode. Saint Luc, un genou en terre, copie sur l'autre ce divin modèle. On retrouve une peinture conçue dans le même esprit parmi les tableaux du musée de Vienne. Elle est due au pinceau d'Aldegraef. Carlo Maratti a représenté saint Luc montrant à la Vierge une effigie d'elle qu'il vient de terminer. Ce sujet existe reproduit par le burin d'Aquila. Mais de tous les tableaux où il est traité, le plus fameux sans contredit est attribué à Raphaël. Saint Luc, agenouillé sur un escabeau devant un chevalet, peint la Vierge et son divin fils, qui lui apparaissent, soutenus dans le ciel par un berceau de nubes. Derrière saint Luc, et regardant son travail par-dessus l'épaule, Raphaël lui-même est debout. Poétiquement conçu et fort bien exécuté d'ailleurs, ce tableau est cependant contesté par les connaisseurs, et on fait valoir d'assez fortes raisons contre son authenticité. Un tableau sur le même sujet, dans de petites dimensions, mais très-beau d'ailleurs, et qu'on attribue à Raphaël, figure dans la galerie Grosvenor. Paul Véronèse a différemment compris la donnée principale du tableau. Son saint Luc, assis sur le dos du bœuf emblématique, vient de jeter à terre le portrait de la Vierge, et, dans une sorte d'extase, il tient les yeux levés sur

la madone et son fils, qui lui apparaissent au sein de la nue.

Le peu que l'on sait de saint Mathieu, de saint Marc et de saint Luc, n'a point permis d'établir pour eux une ressemblance typique ; mais il en est tout autrement pour saint Jean, le premier des évangélistes et des apôtres, et le disciple favori du Christ ; son caractère est assez connu pour réveiller l'idée distincte d'une physionomie à part, dont la tradition a dû, par conséquent, s'établir.

Fils du pécheur Zébédée, il fut, avec son frère Jacques, un des premiers disciples du Christ, dont la présence pour lui est attestée par une locution proverbiale. On désigne souvent saint Jean par cette périphrase synonyme : "Le disciple que Jésus aimait." L'extrême pureté de sa vie, son caractère affectueux et dévoué, justifiaient cette préférence. Il fut le compagnon le plus constant de son divin maître, et durant tout le temps que Jésus passa sur la terre, l'existence de l'un resta inseparable de celle de l'autre. Aussi le retrouve-t-on mêlé à toutes les circonstances remarquables de la biographie évangélique. Il assista aux gloires de la transfiguration ; pendant la cène, il était appuyé contre la poitrine de Jésus ; à l'heure de la suprême agonie, il se tenait debout au pied de la croix ; il coucha le corps dans le sépulcre, et, après la mort de la Vierge mère, qui avait été placée sous sa protection par le Sauveur expirant, il parcourut la Judée, prêchant l'Évangile avec saint Pierre. De là, il passa dans l'Asie Mineure, où il fonda les sept églises, et où sa principale résidence était Ephèse. Durant la persécution des chrétiens par Domitien, saint Jean fut chargé de chaînes et envoyé à Rome, où, suivant une tradition généralement acceptée par l'Église, il fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante ; il en sortit miraculeusement préservé, comme s'il eût pris un bain rafraîchissant. soupçonné de magie, on l'exila dans l'île de Patmos, où il écrivit ses révélations. La mort de Domitien lui rendit la liberté, dont il profita pour retourner à son église d'Ephèse et y écrire son Évangile ; il avait alors quarante-cinq ans. Quelques années après, presque centenaire, il mourut dans cette ville. C'est à ces principaux incidents que se rapportent la plupart des tableaux dont il a fourni le sujet.

Les effigies de saint Jean, pris à part des autres évangélistes, sont beaucoup plus nombreuses que celles de ses collègues ; cependant, et malgré l'importance de son rôle, l'attrait de son caractère, les côtés pittoresques de son existence, il n'est point un des plus populaires patrons que le calendrier romain nous fournit. Peu d'églises lui sont dédiées, et sauf celles des Templiers, nous ne connaissons pas d'ordre de chevalerie qui l'ait adopté pour protecteur. Bien qu'il fut très-âgé quand il écrivit son Évangile, on le représente toujours en tant qu'historien sacré, sous les traits d'un jeune homme pâle et sans barbe, les cheveux longs, flottans, et d'une teinte ordinairement assez claire, par laquelle on veut exprimer sans aucun doute l'extrême douceur de son caractère. On donne à ses traits une physionomie bénigne et candide, à ses yeux un mouvement marqué vers le ciel ; l'aile soumis est toujours près de lui. Evangéliste, on le représente assis ou debout, le livre et la plume à la main. Apôtre, il est toujours debout, et tient en général la coupe du sacrement, d'où l'on voit sortir la tête d'une vipère. Ce dernier détail se rapporte à un incident raconté par saint Isidore dans une de ses lettres. Il paraît qu'à Rome on essaya d'empoisonner saint Jean, à l'aide de la boisson consacrée où la foi chrétienne retrouve le sang de Jésus-Christ ; le

breuvage vénéneux qu'il but d'abord lui-même et qu'ensuite il administra aux communians ne produisit sur eux aucun mauvais effet, le poison étant sorti de la coupe sous la forme significative d'une vipère.

Lorsque la coupe, au lieu de serpent, est surmontée de l'hostie ordinaire, elle figure simplement l'institution de l'Eucharistie.

Parmi les figures isolées de saint Jean qui le représentent avec les attributs de l'évangéliste, les plus belles sont celles de Dominiquin, qui excellait à traiter ce sujet.

Toutes les fois que saint Jean figure, à titre épisodique, dans les tableaux tirés de la vie ou de la passion de Jésus-Christ, on le distingue aisément des autres apôtres à sa jeunesse, à sa beauté, à ses longs cheveux, et aussi à ce qu'il est toujours placé plus près du Seigneur que tous les autres disciples. Dans les Cénes anciennes, il est assis à sa droite. Dans les Crucifiements, il est debout d'un côté de la croix, la Vierge est de l'autre : leur douleur est égale et se manifeste par les mêmes attitudes. Dans les Descentes de croix, il joue un rôle encore plus important : c'est lui qui soutient la tête du Sauveur, et sa figure respire une émotion profonde, une affectueuse mélancolie. Dans les Ensevelissements, tantôt il aide à porter le cadavre sacré, tantôt il suit en lamentant le cortège. Dans les Assomptions de la Vierge, il est généralement au premier rang des apôtres, et tandis que les autres regardent avec stupeur la tombe vide, il lève les yeux vers le ciel, avec une expression très-marquée de dévotion et de foi extatique.

Le sujet qu'on désigne généralement sous ce titre : le Martyre de saint Jean, est l'immersion de l'apôtre dans une cuve remplie d'huile bouillante, par ordre de l'empereur Domitien. Cette scène tragique eut pour théâtre la Porte Latine, à Rome, et près de là s'éleva une église dédiée à saint Jean sur les murs de laquelle on a peint à fresque les détails de son supplice. Ce supplice a inspiré d'ailleurs peu de peintres. Albert Durer en a fait une gravure. Saint Jean est représenté assis dans la cuve ardente. Un des fourreaux souffle le feu placé nu-dessous ; un autre, armé d'une sorte de cuillère, verse l'huile sur le crâne du martyr. Un magistrat (Domitien peut-être) est assis à gauche sur un trône. De nombreux spectateurs assistent à l'exécution. Rubens a peint la même scène, avec un grand luxe d'horrible vérité, pour le contretable de l'église Saint Jean, à Malines, Padoenino pour l'église Saint Pierre, à Venise.

Parmi les légendes relatives à saint Jean, la plus pathétique est celle-ci, racontée par Clément d'Alexandrie. Le futur évangéliste étant encore à Ephèse, avant son exil à Patmos, avait pris sous sa tutelle spéciale un jeune homme de la ville, dont l'intelligence et les qualités personnelles l'avaient séduit. Lorsqu'il dut s'absenter, il remit ce protégé aux soins d'un évêque : mais soit défaut de surveillance, soit irrésistibles penchans, le jeune homme tourna mal, et, passant rapidement d'un excès à l'autre, de débouché qu'il fut d'abord, il devint le chef d'une bande de voleurs et d'assassins, qui jetèrent bientôt la terreur dans tout le pays. Saint Jean, de retour à Ephèse, alla demander compte à l'évêque du précieux dépôt qu'il avait remis entre ses mains. Celui-ci, tout d'abord, ne comprenait pas ; mais lorsque l'apôtre lui eut expliqué que par ces mots il entendait faire allusion à son fils adoptif, le malheureux, frappé de confusion, baissa les yeux, et d'une voix contrite, rencontra ce qui s'était passé. Sur quoi saint Jean se prit à verser d'amerres larmes, et à déchirer ses vêtemens : Hélas! hélas! criait-il, à quel gardien avais-je laissé notre frère! — Il demanda